

Takénori Némoto

Dors, dors, dors !



A Munich, le 19 novembre 1919

Moja siostra,

Je suis bien arrivé à Munich.

Mais malheureusement, je n'ai toujours pas trouvé un logement au bout de trois semaines. La vie dans cette pension délabrée commence sérieusement à me miner. La vieille tenancière (qui s'appelle, tiens-toi bien, Brunhilde !) me dévisage chaque matin au petit-déjeuner comme si j'étais un criminel recherché et répète la même question avec sa voix tremblante d'outre-tombe « Vous n'avez toujours pas trouvé votre appartement ? » tout en me proposant quelques Bratwurst calcinées... Toute maigre, elle porte sur sa tête un chignon qui n'a pas bougé depuis la fondation de l'Empire romain, et s'habille toujours avec le même tablier tâché. Sa mauvaise haleine me fait perdre tout appétit et même ces quelques tranches minables de pain de seigle et un minuscule morceau de fromage (on dirait qu'il a été fabriqué par des poupées !) ont dû mal à passer. Il est vraiment temps que je parte. Oncle Wladymir m'a écrit quelques jours. Il va sûrement m'aider à trouver un nid douillet. Au pire, rien ne m'empêche d'aller passer quelques semaines dans sa ferme à Fischbachau ! J'essaie de rester optimiste. Certes, il y a encore des stigmates de la guerre et de la Révolution de Novembre ici, mais l'ambiance n'est ni sinistre ni électrique comme je le craignais avant de venir.

La première bonne nouvelle : j'ai pu rencontrer le Professeur Paul Bender à la Hochschule für Musik dès mon arrivée. Je lui ai chanté quelques Lieder de Schubert et un air de Wagner. Il m'a dit que ma voix n'était pas tout à fait adaptée pour le répertoire wagnérien mais m'encourageait vivement à continuer à travailler les mélodies et les Lieder en disant que j'avais une manière très expressive de chanter. Ce compliment m'a bien fait plaisir car il est connu pour ses impressions extraordinaires. D'ailleurs je ne sais pas si tu pourras le voir à Varsovie, mais il vient de tourner dans un film de Robert Reinert « Nerfs » où on peut voir ses mimiques légendaires paraît-il. Il n'enseigne pas encore officiellement à la Hochschule mais l'Etat le sollicite depuis quelques mois car le Staatsoper va bientôt ouvrir son école d'opéra. D'ailleurs il m'incite à me présenter en septembre pour m'y intégrer. J'espère que mon âge ne sera pas un obstacle pour y accéder !

Une chose étrange toutefois : le jeune pianiste qui m'a accompagné, un grand blond aux yeux bleus, droit comme un I, ne m'a pas adressé la parole durant toute la séance, et dès qu'il est parti en disant au revoir au professeur, tout en m'ignorant (il a vaguement fait un signe de tête...), le professeur m'a dit de faire attention car il y a des Allemands qui accusent les Juifs d'être responsables de la défaite un peu partout dans le pays, en particulier en Bavière. « Comme vous avez besoin de travailler, je vais essayer de vous faire engager sur quelques petits rôles à l'opéra en attendant que vous vous présentiez à l'école d'opéra. Mais je n'ai pas envie de susciter le mécontentement de certains de mes collègues qui voient d'un mauvais œil l'arrivée de tous les étrangers, voyez-vous ? Accepteriez-vous que je vous appelle... hum... Jacob, Jacob Weissmann... hum, Weissmann n'est pas bon, ça sonne vraiment trop j... Oh ! pardonnez-moi, je n'ai rien

contre votre nom de famille, bien au contraire. Mais pour faciliter les choses, que diriez-vous de choisir un nom allemand ? Vous parlez un allemand parfait sans aucun accent. Avec vos cheveux châtain et vos yeux bleus, personne ne saura que vous êtes... enfin tout le monde croira que vous êtes Allemand de souche comme moi. Voyons voir... We... Wi... Wa... Waarmeier ! Waarmeier, oui, que pensez-vous de ce nom ? C'était le nom de famille de ma nourrice ! Jacob Waarmeier, ça sonne vraiment très bien. Ne le trouvez-vous pas ? ». J'étais perplexe et je n'ai pas su trop quoi répondre, mais devant son enthousiasme, j'ai juste acquiescé. Me voici germanisé par mon professeur. Si ce nouveau nom de scène me permet de travailler à l'opéra... pourquoi pas !

D'après cet avertissement du professeur, je comprends mieux le comportement étrange de la propriétaire de l'appartement que j'ai visité en arrivant ici. Elle était très aimable au début et m'a dit qu'elle était très contente que je sois un chanteur lyrique, qu'elle fréquentait assidument l'opéra, et qu'elle adorait voyager en Pologne car le peuple polonais était extrêmement sympathique. Elle m'a même dit quelques phrases en polonais pour me montrer combien elle appréciait notre culture. Mais au moment où j'ai présenté mon passeport sur lequel elle a vu mon nom de famille, son expression a soudainement changé. Elle avait l'air gêné, et m'a annoncé qu'elle me donnerait la réponse après la visite des autres locataires potentiels. Pourtant nous étions à ce moment-là, à deux doigts de signer le contrat. Est-ce notre nom de famille qui lui a fait cet effet-là ? Enfin, je pense quand même que ce sont des cas isolés.

J'ai aussi rencontré un jeune compositeur austro-hongrois par l'intermédiaire de mon ami Jozef qui tient une petite brasserie familiale non loin de la Marienplatz. On m'a tellement déconseillé d'aller à la célèbre Hofbräuhaus qui est devenue paraît-il un repaire des fachistes, que je me rends exclusivement chez Jozef pour boire ma Augustiner. A part sa fâcheuse tendance à me parler presque collé à mon nez, ce jeune pragois Erwin Schulhoff, est sympathique, intéressant et très amusant. Il vit entre Prague et Vienne et connaît très bien Arnold Schönberg. Extrêmement cultivé et engagé socialement, il est venu à Munich pour voir ses « camarades » qui ont survécu à la Révolution. Il m'a montré deux partitions très curieuses qu'il vient de terminer : *Sonata erotica* et *Symphonia germanica*. Oh, je ne te conseille vraiment pas la première... bien qu'elle soit audacieuse ! Je n'essaie même pas à t'expliquer de quoi il s'agit. Disons que cela ressemble à ce que nous entendions lorsque nos voisins Czarniecki étaient seuls sans les enfants certains week-ends...

Il m'a surtout parlé de la Société des concerts privés que Schönberg a créée à Vienne il y a un an, où le public est invité à partager un programme mêlant les œuvres des compositeurs vivants, et le répertoire plus populaire comme les *Valses* de Strauss (et même des chansons napolitaines !). Je suis excité à l'idée de rencontrer ces artistes qui représentent le renouveau de la musique. Il va falloir que je commence à travailler dur pour mettre un peu d'argent de côté afin que je puisse me rendre à Vienne pendant quelques temps. J'aimerais tellement rencontrer Schönberg ! Récemment, j'ai eu la chance de lire la partition de son *Gurre-Lieder*. Cette œuvre est juste extraordinaire. Mais il paraît qu'il compose aujourd'hui d'une manière totalement différente. La curiosité me dévore !

Sinon comment va la vie à Varsovie ? Comment va notre mère ? Son arthrose ne la fait pas trop souffrir ? Ici à Munich, la culture est abondante malgré la pauvreté d'après-guerre. Je me délecte de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Mais sais-tu, il y a une seule chose qui me manque vraiment : la cuisine. Les Allemands ne savent pas cuisiner. Je mange tellement mal que je rêve parfois des pierogi de maman et du bigos de la tante Krystyna. Jozef, qui ne propose même pas la gastronomie de notre pays dans sa brasserie, m'a amené une fois dans un restaurant qui servait de la cuisine polonaise mais... cela ne m'a pas convaincu (et beaucoup trop cher par ailleurs). Ah j'aurais dû apprendre à cuisiner avant de partir !

La prochaine fois, je t'écrirai sûrement depuis Vienne. Et j'espère que tu pourras emmener notre mère jusqu'ici pendant l'Oktoberfest dès que cette fête sera rétablie. Elle m'a dit que notre père l'y avait emmenée quand ils étaient jeunes mariés. Bien que maman préfère la zubrowka à la bière, je suis certain que cela lui ferait plaisir de revenir à Munich.

Jacek

---

Varsovie, le 8 juillet 1922

Cher Jacus,

Je t'écris car j'ai entendu parler de l'assassinat de Walther Rathenau à Berlin par l'Organisation Consul. Marek m'a dit que ce groupe d'extrémistes était basé à Munich. Est-ce vrai ? Comment ça se passe pour toi ? Est-ce que tu subis des actes ignobles ?

A Varsovie, j'entends nos amis dire qu'ils sont insultés en plein jour juste parce qu'ils sont juifs, et que ces injures deviennent presque quotidiennes. Je l'ai moi-même vécu l'autre jour à trois rues de chez nous. Comme d'habitude, j'étais en train d'attendre mon tour pour acheter du thé chez Bogdan puis un homme d'âge mur est arrivé juste après moi et il s'est mis devant moi sans rien dire comme s'il ne me voyait pas. Surprise, mais en pensant qu'il n'a pas fait exprès, j'ai hésité à lui faire des remarques. Après tout, une personne de plus devant moi... Mais comme j'ai trouvé cela tout de même injuste et il n'y avait aucune raison de laisser passer un homme bienportant avant moi, je lui ai adressé la parole, gentiment, en prenant soins de ne pas l'accuser d'impolitesse : « Pardonnez-moi Monsieur, vous ne m'avez sans doute pas vue, mais moi aussi, j'attends mon tour pour acheter du thé. Auriez-vous l'amabilité de reprendre votre place derrière moi, s'il vous plaît ? Si vous étiez un vieux monsieur, je vous aurais volontiers laissé ma place mais

vous avez l'air d'être en pleine forme alors... Ne vous inquiétez pas. Je sais ce que je dois acheter. Cela ne retardera que de quelques minutes votre tour. A moins que vous ayez une raison... ». L'homme m'a d'abord fixé en silence, puis avant que je puisse terminer ma phrase, il s'est mis à hurler dans le magasin « Vous avez entendu ? Cette espèce de youpin ose me dire que je dois la laisser passer ! Vous le savez tous, ce que ces juifs ont fait pendant la guerre ! Si nous les laissons faire, nous serons perdus à jamais ! ». Stupéfait, tout le monde s'est tu dans le magasin. Cet homme avait dans son regard une haine profonde. S'il avait eu la possibilité de me tuer, je crois qu'il n'aurait pas hésité. J'ai tout de même voulu lui répondre quelque chose mais en étant sous le choc, les mots ne sortaient même pas. Les clients nous dévisageaient en silence comme des spectateurs mais personne n'osait intervenir. Ce ne fut sans doute que quelques dizaines de secondes, mais le temps m'a paru interminable. Et d'un seul coup comme pour briser ce silence pesant, Halina, la femme de Bogdan qui servait une dame âgée au comptoir, s'est approchée de cet homme d'un pas ferme et lui a dit avec beaucoup de calme et d'autorité « Monsieur, je n'ai rien, absolument rien à vous vendre ici. Partez. ». Il a essayé de lui répondre « Mais quoi ? Vous me dites de... » « Partez ! Je vous prie. Je viens de vous dire que Je n'ai rien à vous vendre. Vous l'avez bien entendu. » Halina lui a coupé la parole en montrant la sortie de l'épicerie. L'homme a commencé à trembler de colère. Il a respiré bruyamment un grand coup sans doute pour l'insulter, mais en voyant Bogdan débouler de l'arrière-boutique avec un couteau de boucher à la main, il a fini par se diriger vers la sortie en nous lançant ces derniers mots avec rage « Espèces de traîtres ! Allez en enfer ! Vous allez tous le regretter ! ». Une fois que la porte de l'épicerie s'est refermée, nous avons entendu quelqu'un soupirer. Le calme est revenu dans le magasin et Halina a dit « Pardonnez-nous pour cet incident. A qui le tour ? ».

Comme tu disais dans ta lettre, ce sont sûrement des cas isolés et je ne me sens pas vraiment en danger ici car comme Halina et Bogdan, je vois bien que nos voisins ne sont pas d'accord avec cette accusation infondée. Certes la vie n'est pas toujours facile mais nous devrions être fiers de notre Pologne indépendante et unie. Je suis Polonaise avant d'être Juive.

Merci encore pour les programmes du Staatsoper que tu nous as envoyés. A défaut de t'entendre chanter, nous montrons à tous nos amis ton nom de scène qui y figure, Monsieur Waarmeier ! Enfin, à chaque fois, maman me dit « Pourquoi il ne veut pas se produire avec son vrai nom ? ». Je lui dis que tu le reprendras sûrement lorsque tu reviendras chanter à Varsovie, triomphant. J'espère que ton projet de voyage à Vienne se concrétise et je te promets que l'année prochaine, nous viendrons à Munich au moment de l'Oktoberfest.

Prends soin de toi

Ta sœur qui te manque

---

Vienne, le 15 mars 1924

Siostrzyczka !

Vienne ! Vienne ! Vienne ! J'y suis !

Même s'il fait encore frais le soir, je sens l'arrivée du printemps dans les rayons du soleil qui chauffent les pavés de cette ville impériale. Et je t'imagine en train de vivre avec moi cette joie immense d'être à la capitale de la musique. J'en suis tellement heureux ! J'aspire à plein poumon l'air que les plus grands artistes ont aspiré. Hier, j'ai fait une petite excursion à Hinterbrühl au sud de Vienne pour aller dormir à l'auberge Höldrichsmühle et j'ai vu le fameux tilleul de Schubert. *Ich träumt in seinem Schatten So manchen süßen Traum* exactement comme dans son Lied.

La semaine dernière, j'ai rencontré le maestro Schönberg en compagnie de Hanns Eisler et d'Erwin Schulhoff. Quel personnage extraordinaire. Exactement comme je l'imaginai : calme, bienveillant et passionné (et passionnant). Il m'a parlé de la « dodécaphonie », un système de composition basé sur douze demi-tons. Il me l'a expliquée en jouant ses *Cinq pièces pour piano* qu'il vient de publier. C'est fascinant. Je n'osais pas lui dire au début, mais j'ai fini par le lui avouer que ça m'intéresserait de chanter ses œuvres. Il a acquiescé sans un mot en m'observant avec ses yeux profonds sous son front dégarni qui me faisait penser à la statue de Saint Paul que j'ai vue avant-hier à l'église Saint-Pierre à Petersplatz.

Il m'a demandé de chanter quelque chose, alors j'ai chanté *Ständchen* de Schubert (je n'ai pas osé chanter *Lindenbaum* ce n'est pas l'envie qui me manquait, mais à dire vrai, je ne me sens pas encore prêt pour chanter *Winterreise*...) avec Hanns au piano. Schönberg a applaudi puis m'a proposé de participer au concert privé chez le docteur Schwarzmann dans quinze jours où je dois chanter une de ses dernières compositions *Sérénade* qui sera créée officiellement en juillet prochain dans le tout nouveau festival de Donaueschingen avec Josef Schwarz comme soliste. Mais ce dernier, qui a un gros souci avec l'alcool, n'est jamais venu aux répétitions jusque-là... Alors il préfère me confier la partie plutôt que de risquer de voir son œuvre disparaître du programme. Il m'a montré l'unique mouvement où le baryton intervient, composé sur un sonnet de Pétrarque. Ce n'est pas facile mais je pense que ça ira si je travaille bien pendant quelques jours avant

la prochaine répétition avec les instrumentistes, prévue dans une semaine. Je dois aussi chanter *Funiculi funicula*, une chanson publicitaire du funiculaire du Vésuve... Drôle de programme ! Mais comme je te le disais, Schönberg mélange souvent le répertoire populaire et la création. Autrement, le public viennois connu pour son conservatisme ne viendrait pas à ses soirées, même avec un beau cocktail...

J'aurais aimé que vous soyez là avec moi. Je vais voir plein d'opéras pendant quinze jours : Rossini, Meyerbeer, Verdi et même *Der Ring* de Wagner sur quatre soirées ! Quelle chance, me diras-tu ? Oui, sans aucun doute !

Vive la musique !

Jacek

---

Munich, le 8 septembre 1933

Moja siostra,

J'ai peur. Depuis que le Führer est nommé Chancelier, tout s'accélère. La chasse aux juifs est ouverte. Ici, les actes antisémites sont en augmentation nette et ne sont jamais punis. Rares sont les Allemands qui osent critiquer ouvertement le régime. Même ceux qui sont respectés socialement ne sont pas épargnés. Ainsi, notre Schönberg a été poussé à la démission de son poste de professeur à l'Académie prussienne des arts... Inimaginable ! Va-t-il suivre son ami Hanns Eisler à Paris ? Ce dernier m'a envoyé les partitions des chansons qu'il a composées sur les poèmes d'un certain Jacques Prévert. Il dit être bien installé à Paris et chaleureusement accueilli par ses amis français, mais se sent totalement déraciné. Je le comprends tellement. Je suis tiraillé entre l'envie de revenir à Varsovie auprès de vous, et celle de rester ici afin de continuer à chanter dans ces lieux mythiques... Justement, Paul Hindmith à qui j'ai fait part de mon inquiétude en juillet dernier m'a conseillé soit de rentrer en Pologne, soit de m'enfuir vers la France. Mais quitter Munich où j'ai enfin créé mon réseau... Pour l'instant, avec le nom de Jacob Waarmeier, personne n'a l'air de soupçonner mes origines juives. J'ai ainsi des engagements sur trois saisons à venir. Mais Hindmith m'a mis en garde par rapport à la création imminente de la *Reichsmusikkammer*. Une fois cette organisation créée (ce qui ne fait aucun doute), il me sera difficile de mentir sur mes origines. Car pour pouvoir adhérer à la Chambre, sans quoi je ne pourrai plus travailler en Allemagne, il me faut un

passaport allemand. Dois-je renoncer à tous ces rôles ? Papageno, Figaro, Dandini... Tout ce dont j'ai rêvé avant de venir en Allemagne !

Mais... j'ai peur. Devant mon angoisse, Hindemith m'a promis soit de procurer un passaport allemand pour moi avant que l'adhésion à la Chambre devienne obligatoire, soit de falsifier les documents grâce à un complice au sein de la Chambre afin que je puisse devenir membre sans passer par la voie officielle. La deuxième solution me semble trop risquée même si Hindemith assure qu'il connaît très bien le maestro Furtwängler qui sera à coup sûr nommé vice-président de la Chambre. Alors j'espère qu'il réussira à obtenir un passaport allemand pour moi. Sinon... je n'aurai pas d'autres choix que de rentrer à Varsovie.

J'ai peur. Car quand on commence à fermer la porte aux voyageurs venus d'ailleurs, et quand on exclut tous les éléments extérieurs dans une communauté anormalement homogène comme le font les Allemands aujourd'hui, cela génère des problèmes de la pensée-unique, tel l'inceste qui provoque la consanguinité. Trouver des bouc-émissaires et les accuser de tous les maux, est une solution de facilité pour détourner l'attention du peuple qui a faim, qui n'arrive pas à s'en sortir après la défaite, et qui ne sait pas quoi faire de cette haine acre et de cette aigreur irritante. Je vois dans les yeux écarquillés du Führer galvanisant une foule de supporters en émoi, la folie destructrice qui va précipiter le peuple allemand dans une fosse commune. Que veulent-ils faire de nous ? Nous exterminer ?

J'ai peur. Je pensais que le monde de l'art était épargné de toute cette idéologie qui est à l'opposé de notre métier. Mais le changement est bien visible autour de moi. Mes amis qui critiquaient ouvertement l'alliance entre Hindenburg et le parti du Führer il y a à peine un an, commencent à devenir beaucoup moins bavards. Ils ont tous peur de l'oreille indiscreète. On dirait que le silence devient le seul moyen de contestation. Et ceux qui veulent développer leur carrière n'hésitent pas à exprimer leur sympathie à l'Extrême-droite comme le fait ce jeune et talentueux chef d'orchestre von Karajan qui vient de faire ses débuts au Festival de Salzbourg. Il paraît qu'il a envoyé la demande d'adhésion au parti du Führer... Mon élève Hans, étudiant à la Hochschule à qui je donne parfois des cours privés, vient de m'annoncer que lui aussi, il vient d'adhérer au parti nazi. Pourtant contrairement à ceux qui n'ont aucune chance de démarrer leur carrière autrement, il n'en a vraiment pas besoin car ce jeune homme a du véritable talent. Pourquoi ce choix ? N'a-t-on vraiment aucun moyen d'y échapper ? Serai-je moi-même obligé d'adhérer au parti ? *Mój Boże !*

Comme on dit chez nous, *Kiedy niedźwiedzia uderzy gałąź wtedy ryknie, a kiedy go drzewo przywali - wtedy milczy* (un ours grogne quand une branche lui tombe sur la tête mais il se tait sous le poids d'un arbre).

Embrasse notre mère pour moi.

Jacek

---

Munich, le 24 octobre 1938

Moja siostra,

Hier, j'ai reçu un courrier anonyme d'une personne qui dit connaître mes véritables origines. Mon nom était agrémenté d'une étoile de David sur l'enveloppe. Vu les détails de ma vie qu'elle donne, cela me semble obligatoire que ce soit quelqu'un que je connais. J'ai une petite idée de qui il s'agit mais peu m'importe, si ce n'était pas elle, cela aurait été une autre. Ici, tout le monde dénonce tout le monde et chacun se méfie de son voisin. Elle menace de me dénoncer si je continue « à prendre la place d'un Allemand sur les scènes bavaroises ». Charmant. Il est peut-être temps que je retourne à Varsovie (enfin, si l'atmosphère nous y est moins hostile...).

Bien que je reste muet sur le sujet politique, même le jeune Hans semble douter de ma position vis-à-vis du Reich, et prend de plus en plus de distance avec moi. Il a l'air de se préoccuper davantage de la couleur des cheveux qu'ont ces jeunes choristes de la Hitlerjugend qu'il dirige, plutôt que des nuances que l'on doit apporter pour interpréter *Im Abendrot* de Schubert...

Je ne supporte plus ces artistes médiocres ou ratés qui travaillent pour le Reich. Ils critiquent mes maîtres et amis car juifs. Ils ont organisé une exposition en mai à Düsseldorf intitulée « Musique dégénérée » où notre maître Schönberg était mis à l'honneur (?) accusé de tous les maux. Selon l'organisateur, un certain Ziegler, l'atonalité serait un exemple de dégénérescence car elle trouve ses fondements dans les cours d'harmonie de Schönberg, juif (!). Même le jazz, ce que ces gens haineux et hermétiques appellent la « musique nègre », ou la musique tzigane seraient eux aussi considérés comme « dégénérés ». Quelle bêtise ! Plein de compositeurs se sont inspirés de ces musiques comme Ravel. Qui peut critiquer le 2<sup>ème</sup> mouvement de sa *Sonate pour violon et piano* ? Qui oserait dire que son *Tzigane* est dégénéré ? J'ai entendu l'autre jour la très belle *Hot Sonate* de mon ami Schulhoff. Cette sonorité de saxophone et ce rythme

entraînant qui me donne envie de danser... Ce sont ceux qui n'apprécient pas cette musique qui sont dégénérés !

Cela dit, apparemment, cette exposition n'attire pas grand-monde (quand je suis allé, il y avait tout juste une dizaine de visiteurs) contrairement à l'exposition « Art dégénéré » qui a eu lieu au Hofgarten à Munich il y a un an. Il y avait tout le temps des foules pour voir les tableaux de ces artistes « dégénérés » comme si le public munichois les adorait. Et comble d'ironie, une autre exposition organisée par le régime avec les artistes « officiels » du Reich à la *Haus der Deutschen Kunst*, n'a attiré que très peu de visiteurs !

Enfin, tout ceci n'est sans doute pas essentiel. Ce qui me préoccupe davantage, ce sont des accords qui viennent d'être signés à Munich entre le Führer, Daladier, Chamberlain et Mussolini. Comment ces pays acceptent-ils que l'Allemagne annexe les Sudètes ? Comment osent-ils accorder leur confiance à celui qui a déjà piétiné le Traité de Versailles ? Croient-ils vraiment que le Führer s'arrêtera là avec ses idées expansionnistes ? L'Europe est en train de sombrer dans l'inconnu. Et malheureusement la guerre semble imminente. Si tel est le cas, je rentrerai à Varsovie pour vous protéger.

Jacek

---

Favières, le 8 septembre 1939

Siostrzyczka adorée,

Je suis en sécurité. Je t'écris de la ferme de l'oncle Cyril en Picardie, du côté de la Baie de Somme. J'ai quitté Munich dès le lendemain de la déclaration de guerre. Grâce à mon passeport allemand, je n'ai eu aucun souci pour traverser l'Allemagne en passant par Mannheim et Karlsruhe. Je m'étais préparé à jouer le patriote présomptueux et fier du Reich pour endormir les soupçons des autres voyageurs, mais je n'en ai même pas eu besoin. Tout le monde avait apparemment la même préoccupation que moi : fuir. J'ai pris le train comme citoyen allemand à Munich, et j'en suis descendu à Paris comme réfugié, avec mon passeport polonais. Je me suis installé dans une pension près de la Gare de l'Est, j'ai tout de suite écrit à oncle Cyril qui m'a invité à le rejoindre ici.

Malheureusement, il doit partir dans quelques jours à l'Est, pour rejoindre l'armée polonaise pour combattre aux côtés des Français et Britanniques. Je devrais l'accompagner. Si tous nos compatriotes fuyaient les combats comme moi, on ne gagnerait jamais cette guerre. Je le sais. Mais j'ai vécu tellement de choses ces derniers mois en Allemagne que j'ai besoin d'un peu de repos. Une fois requinqué, je l'accompagnerai.

---

Favières, le 17 juillet 1940

Siostrzyczka adorée,

L'oncle Cyryl est revenu au commencement du mois dernier. Cela faisait plus de six mois qu'il était parti au front et nous n'avions que rarement de ses nouvelles. Tu devines l'angoisse constante d'Hélène qui imaginait le pire. Elle n'avait sans doute pas complètement tort : il a perdu son bras droit dans un combat acharné en Meurthe-et-Moselle. Il a miraculeusement survécu à ses blessures mais je ne sais pas comment il peut retourner au front comme il le souhaite, ni comment il peut travailler dans sa ferme. Je pensais moi-aussi rejoindre cette armée polonaise prochainement, mais son épouse Hélène me demande de rester ici au moins jusqu'à ce que son mari retrouve un peu de force et de sérénité. Affaibli, il a le mal du pays et ça lui fait du bien de parler en polonais, me dit-elle. A part la visite des voisins, ainsi que de quelques jeunes gens à qui il donnait jadis des cours de trompette à la société musicale, il passe sa journée assis dans son fauteuil installé sous le grand figuier, à bouquiner et à bavarder avec moi. Tout est calme et paisible ici. J'oublierais presque que nous sommes en guerre. Pauline, la sœur d'Hélène, qui a fui le bombardement d'Amiens en mai est toujours là avec ses trois enfants. L'immeuble où ils habitaient a été détruit rendant leur retour impossible. Mais son mari qui était arrivé ici avec eux, est quand même retourné à Amiens il y a trois semaines pour retrouver son travail en laissant sa famille ici en sécurité. Dorénavant toute la moitié nord de la France est occupée et Paris est devenu le siège des autorités allemandes d'occupation. L'étau se resserre inexorablement autour de moi. Je ne devrais pas rester ici. Hélène me conseille d'aller dans la zone libre mais Je crains qu'elle ne le soit plus dans peu de temps.

La musique, la scène, le chant... tout cela me semble très loin. J'ai pourtant chanté il y a quelques jours à l'école du village devant un public composé essentiellement de femmes,

d'enfants et de vieillards, accompagné par une voisine à l'harmonium. J'ai chanté quelques mélodies françaises et chansons picardes récemment apprises grâce au temps passé avec mes neveux et nièces, puis terminé par *Kaddish* de Ravel pour rendre hommage à tous les soldats morts au front. Pendant que je chantais, une jeune femme coiffée d'un voile noir s'est mise à pleurer à chaudes larmes. Pourtant, j'ai fait exprès de ne pas présenter la pièce avant de la chanter, et à part notre oncle, à priori personne ne comprenait l'hébreu dans l'assistance. Cela m'a profondément touché car j'ai réalisé que sans comprendre un seul mot, cette femme avait saisi le sens de cette prière qui n'est même pas issue de sa confession, grâce à la musique de Ravel.

Je serai de retour à Varsovie pour la Roch Hachana.

Jacek

---

Varsovie, le 11 février 1941

Mon frère adoré,

J'espère que tu es en sécurité là où tu es et que cette lettre te parviendra sans faute. Je ne sais pas où tu es actuellement. J'adresse ce courrier à Hélène qui saura, je l'espère, te le transmettre. Nous attendions, notre mère et moi-même, ton retour pour la Roch Hachana comme tu l'avais annoncé dans ta dernière lettre. Nous étions certes déçues de ton absence mais nous sommes finalement soulagées de te savoir loin car ce qui se passe ici est juste inimaginable.

Tu es sans doute au courant de la création d'un ghetto juif à Varsovie. Tu imagines ? Tous les Juifs de Varsovie et des alentours s'entassent autour des quartiers Nowolipki et Muranów, entre le Cimetière Żydowski et le Jardin de Saxe. Nous sommes installés depuis fin octobre dans un minuscule appartement délabré avec notre mère. Elle ne comprend pas bien ce qui se passe même si elle a l'air de se rendre compte que notre vie d'avant ne reviendra jamais. Nous avons pu fêter dignement la Hanouka avec quelques latkes et soufganiyahs, sous la lueur scintillante de la hanoukkia que nous avons pu emmener avec nous. Mais l'hiver est rude ici et nous n'avons pas assez de bois pour nous réchauffer. Nous nous efforçons de rester dignes, mais en ce jour de Tou Bichvat, le cœur n'y est pas. Comment garder la foi quand tant de haines sont déversées sur nous ? Comment rester

joyeuses, emprisonnées malgré nous dans ce quartier encerclé par les murs surmontés de fils barbelés ? Tout a commencé par l'obligation de porter un brassard avec une étoile de David et l'interdiction de voyager en train. Puis ils ont annoncé le jour de Yom Kippour qu'il fallait intégrer le ghetto avant la fin du mois. Notre mère ne voulait pas quitter l'appartement mais le dernier jour d'octobre, les Allemands sont venus et nous ont emmenés ici de force. J'avais tout de même préparé quelques affaires car il était impensable que nous échappions à cet ordre de déménagement forcé, mais la précipitation avec laquelle nous devons quitter notre appartement ne m'a pas permis de tout emporter avec nous. Comme tu le sais, notre mère a déjà beaucoup de mal à marcher alors tu imagines la petite quantité d'affaires que je pouvais emmener toute seule tout en l'aidant. Tous les tableaux, les mobiliers, de la vaisselle et la grande partie de nos vêtements sont restés là-bas. Et je ne pense pas que nous puissions les récupérer un jour. Seuls les bijoux que nous avons pu prendre avec nous me donnent un peu d'espoir pour subvenir aux besoins du foyer.

Même si nous devrions sans doute nous considérer chanceuses d'avoir un appartement pour nous deux car beaucoup de nos voisins partagent un appartement à plusieurs familles, le fait de passer de notre grand appartement confortable à cette cage à lapins vétuste me révolte. Mais que puis-je faire ? Parqués et surveillés en permanence, nous n'avons aucun moyen de contester notre sort. Devant notre immeuble, le tramway, bien évidemment interdit aux juifs, passe à longueur de journée. Les voyageurs, nos anciens voisins, nos anciens amis, nos anciens collègues, et j'en passe, nous regardent à travers les vitres comme si nous étions des animaux dans un zoo. Cela me fait penser à la photographie que j'avais vue dans un livre français où les indigènes de différents continents étaient parqués dans un enclos du Jardin d'acclimatation à Paris. J'étais trop petite et le fait de voir ces « sauvages » moitié dénudés montrés comme une attraction pour les citadins ne m'a pas interpellé. Mais maintenant que je suis moi-même devenue une « curiosité » ethnique aux yeux des Varsoviens, je comprends ce que symbolisait cette photographie : la cruauté de l'Homme et la haine des différences.

Je suis sans doute pessimiste mais je crains que nous ne nous revoyions plus sur cette terre. En attendant de nous retrouver au shéol, promets-moi de rester là où tu es en sécurité et ne reviens surtout pas à Varsovie. Savoir que notre famille continuera à exister après nous, nous donnera un peu d'espoir. Je ferai tout pour protéger notre mère et pour garder notre dignité jusqu'au bout de ce chemin de calvaire.

Anna

---

A Varsovie, le 7 août 1942

Mon cher Jacus,

Je me retrouve depuis hier soir à la Umschlagplatz. J'ai été arrêtée en pleine rue sans raison alors que je m'apprêtais à aller chez Wanda pour lui apporter un des morceaux de tarczyński que Marek nous a discrètement mis dans notre boîte aux lettres le matin même. En tant qu'infirmier, il a réussi à avoir quelques nourritures pour sa famille et comme à chaque fois, il nous en a donné une partie avec sa grande générosité bien connue, alors que son père, bien affaibli depuis une semaine, ait besoin des aliments riches. Son père a été violemment battu par les soldats allemands, lithuaniens et ukrainiens qui nous surveillent dans le ghetto. Ils n'ont aucune pitié pour nous. J'ai même vu l'un d'entre eux soulever en l'air un enfant en bas âge en lui tirant par les cheveux. Il hurlait de douleur mais personne ne pouvait lui venir en aide.

Marek m'a demandé de tes nouvelles. Il voulait savoir si tu comptais revenir à Varsovie. Je lui ai répondu que c'était moi qui t'avais demandé de ne pas revenir ici et de rester là où tu étais en sécurité. Il m'a longuement fixé en silence et m'a dit « Et Marta... ? ». Il pense que maman n'ose pas dire qu'elle a envie de t'avoir ici à ses côtés. Mais quelle mère, quelle sœur oserait souhaiter à son fils, ou à son frère de revenir dans cet enfer où la Mort a proclamé son règne absolu ? Dans le ghetto, on croise tous les jours les chariots pleins de cadavres. J'ai même vu celui de petit Jozef, fils de Danuta que tu connais, ce garçon autrefois joufflu qui chantait si bien lors de la Pessa'h. Il était totalement décharné et son corps verdâtre était étendu sur de la paille humide, dans un chariot tiré par son grand-père. Il est sans doute allé le chercher parmi d'autres cadavres là où on entasse les morts non identifiés. Il y en a qui disent avec ironie « On est serré ici comme des sardines mais bientôt on aura un immeuble pour chacun ! ».

Je ne crains plus rien, même pas la mort. Mais je suis inquiète pour notre mère. Elle doit avoir peur, seule dans sa chambre. Espérons que certaines connaissances que j'ai aperçues parmi les gens qui ont assisté à la scène, auront la gentillesse de la prévenir et s'occuperont d'elle. Mais que va-t-elle pouvoir faire maintenant ? Elle n'est même pas capable de marcher seule ! Qui va lui apporter à manger ? Qui va trouver des bois pour chauffer sa chambre glaciale ?

Ici, on est une centaine à être entassés dans une salle sombre sans eau. L'odeur de pourriture nous empêche de dormir et on ne nous a rien donné à manger depuis hier. Un vieux monsieur à côté de moi qui n'avait visiblement même pas la force suffisante pour se relever seul, affirmait fièrement qu'il recevrait 3kg de pain et 1kg de marmelade une fois arrivé à la gare de triage demain. Mais sa vieille femme, accroupie par terre dans une

boue immonde et gluante, me faisait signe de sa tête : elle avait l'air de dire que ce que raconte son mari n'avait aucun sens. J'ai effectivement déjà entendu un appel aux volontaires avec ce genre de récompense mais jamais je n'ai vu aucun des nôtres revenir avec 3kg de pain dans le ghetto.

Ce matin, un monsieur a déboulé dans la pièce où nous sommes, et a demandé à l'un des policiers où sa mère et sa fille se trouvaient parmi nous, tout en affirmant qu'elles n'étaient d'aucune utilité pour les travaux forcés et que c'était sûrement une erreur si elles se trouvent parmi ces gens en partance. Je l'ai vu discrètement glisser une liasse de billets dans la main du policier qui l'a regardé avec un air détaché, puis ce dernier a répondu calmement comme s'il s'agissait de bétails que l'on vendait au marché « Ok, si elles sont toutes les deux ici, je peux te rendre l'une d'entre elles. Laquelle choisiras-tu ? ». J'ai vu sur le visage de cet homme un mélange d'incompréhension et de désespoir. Il était totalement incapable d'émettre un son jusqu'à ce que le policier ajoute « Fait vite, je n'ai pas de temps. Sinon elles partiront toutes les deux. ». Il a répondu avec une voix rauque « ... Ma fille ». Comment est-ce possible d'être aussi cruel ? Nous sommes habitués aux atrocités depuis bien longtemps. Mais obliger de choisir entre sa fille et sa mère !

J'ai réussi à troquer avec un policier juif qui nous a accueilli ici, le fameux morceau de *tarczyński* que j'avais sur moi, contre trois feuilles de papiers, une enveloppe et un timbre (il en avait plein dans sa sacoche. Il doit en faire du commerce auprès des malheureux comme nous !). L'échange n'est pas très équitable mais je ne sais pas si j'aurai d'autres occasions de t'écrire plus tard (d'ailleurs je ne sais même pas où nous serons conduits...). J'espère en tout cas pouvoir trouver quelqu'un de confiance d'ici demain, le jour de départ annoncé, qui pourra poster cette lettre, en toute discrétion, loin du ghetto, car je pense que si je la poste là, devant les policiers qui nous surveillent, elle sera censurée voire détruite. Même avec ton nom germanisé qui n'éveillera sans doute pas des soupçons des facteurs, je ne veux prendre aucun risque. Si tu la reçois, cela signifie que j'ai réussi à trouver quelqu'un.

Mon Jacuś, qu'avons-nous fait pour mériter tout cela ? Autrefois, tout allait bien et on s'entendait tous à merveille dans notre immeuble. Te rappelles-tu des Volkov ? Nos voisins de palier ? Tu donnais des cours de musique au petit Andrzej, le dernier de la fratrie. Quand les Allemands sont venus nous chercher pour nous emmener au ghetto, leur porte s'est discrètement entrouverte et j'ai aperçu le visage inquiet de Zuzanna. Mais quand j'ai voulu lui adresser la parole, elle a brusquement refermé la porte. Et malgré mes nombreux appels à l'aide, la porte est restée désespérément close. Pourtant cette femme était adorable. Elle s'occupait de maman quand je partais en voyage. Elle nous apportait des *pierniczki*, leurs biscuits aux pains d'épices à Noël et je leur apportais en retour des *soufganiyas* à l'occasion de la Hanoucca.

Beaucoup disent que les Allemands ne vont jamais nous tuer puisqu'ils ont besoin de la main-d'œuvre gratuite mais dans ce cas-là, pourquoi n'avons-nous aucune nouvelle de

ceux qui sont partis bien avant nous ? Qu'avons-nous fait de si grave ? Qui a versé cette haine sur nous ? N'avons-nous pas droit de vivre comme tout le monde ? N'allons-nous jamais retrouver notre adorable datcha au bord du lac Ostrowski où nous passions tous nos étés ? Je n'ai que des questions sans réponse...

Que j'aurais adoré t'entendre chanter là. Cela m'aurait donné bien du courage ! J'aime ta voix qui m'enveloppe. Je me sens comme un bébé protégé dans les bras de sa mère. Hélas, cela fait trop longtemps que je n'ai pas entendu ta voix. Elle me manque.

Prends soin de toi, mon Jacus, et continue à chanter pour moi, pour nous et pour toute l'humanité. La musique est le seul moyen de nous échapper à cette horreur. Si c'était un cauchemar, j'aimerais me réveiller au plus vite, mais hélas, je crains bien que ce soit la réalité cruelle qui nous mène vers un avenir bien sombre.

Adieu, She'Hashem Yishmor Alecha !

Anna

---

Varsovie, le 18 avril 1943

Wujek Cyryl,

Je remets cette lettre à un homme de confiance comme il y en a parmi nos compatriotes polonais, qui saura trouver un moyen sûr de te la transmettre malgré la censure postale. Demain, c'est le grand jour. Je vais enfin pouvoir me venger contre les Allemands.

Je suis arrivé dans le ghetto fin septembre, à peine un mois et demi après la déportation d'Anna. Mais hélas, notre mère, ta sœur bien-aimée était déjà morte. Marek qui a veillé sur elle jusqu'au bout, m'a dit qu'elle s'était laissée mourir de chagrin et que sa dernière phrase prononcée dans son sommeil la veille de sa mort était « Mon Jacus, arrête d'embêter ta sœur ! ». Nous voyait-elle petits dans son rêve, à l'époque où nous étions encore insouciantes et heureux ? Je suis un fils indigne qui a laissé sa mère toute seule dans son chagrin sans savoir ni la reconforter, ni lui donner du courage et l'envie de vivre. Maintenant que je n'ai plus personne à défendre, je vais combattre pour sauver notre dignité. Je ne crains plus de mourir. Si je dois me sacrifier pour l'honneur du peuple juif et pour l'avenir de l'humanité tout entière, je suis prêt. Nous devons montrer que le Führer ne peut pas gagner aussi facilement. Nous ne sommes que 500 combattants. Il nous manque des armes et nous savons que nous allons perdre face à la puissance de l'armée

du Führer. Mais il faut y aller. Arie Jurek, le chef de notre Organisation juive de combat nous a dit « *Nous ne voulons pas sauver notre vie. Personne ne sortira vivant d'ici. Nous voulons sauver la dignité humaine.* »

Je n'oublierai jamais ces moments passés à vos côtés à Favières. Je n'ai connu nulle part ailleurs la bienveillance avec laquelle vous m'y avez accueilli. Je me rappelle comme si c'était hier du vol d'oies sauvages que nous voyions passer presque tous les jours pendant trois semaines d'automne au-dessus de nos têtes. Il fut pour moi un symbole de liberté et une lueur d'espoir au fond de la nuit sombre où nous nous débattons. Et j'ai bien retenu le sens de l'honneur que tu m'avais inculqué grâce à ta vaillance que même la perte de ton bras n'a pas ébranlée. Embrasse tout le monde, Hélène, Pauline, Alexandre, Benoît, Alain, Antoine, Margueritte, Théophile et tous les autres. Donne la partition ci-jointe à Madame Vasseur qui m'a toujours si bien accompagné. Le pendentif en camée qui se trouve dans cette enveloppe est un des rares objets qui nous restent de notre mère. Là où j'irai, il ne sera d'aucune utilité alors je te le confie. Et à chaque fois que tu le vois, pense à nous. Je ne sais pas ce que le sort nous réserve « *Après ch'tans-lo, os n'in éro un eute* » comme disaient tes voisins. Seul Dieu sait si nous nous retrouverons un jour. En attendant, je souhaite paix, santé et bonheur à toi et à tes proches.

Ton neveu reconnaissant

---

Cracovie, 17 juin 1945

Cher Cyryl,

Nous nous ne connaissons pas. Mais permettez-moi de vous appeler par votre prénom. Car mon ami Jacek Weissmann, ou Jacusé comme il se faisait appeler, m'a souvent parlé de vous et de votre ferme dans le nord de la France. Ses souvenirs étaient tellement précis et réjouissants que j'ai l'impression de vous connaître déjà.

Jacusé et moi nous sommes connus au camp de Sachsenhausen où il a été emmené en mai 1943 après la défaite de l'insurrection du ghetto de Varsovie où il a été arrêté par la Gestapo. Il nous a été présenté non comme juif mais comme prisonnier politique allemand. Mais il m'a rapidement confié que son passeport allemand était faux. Dès le début, nous avons travaillé ensemble pour récolter et mémoriser les chansons et les poésies au sein du camp auprès de nos codétenus et nous avons également beaucoup chanté ensemble pour ces derniers. Il avait une très belle voix (rien d'étonnant pour un

artiste lyrique qui se produisait sur des scènes bavaroises, me direz-vous) et une sensibilité que peu d'artistes possèdent. Ses chansons picardes amusaient également beaucoup nos codétenus francophones et égayaient des rares moments de répit.

J'aurais tellement aimé vous annoncer qu'il est ici avec moi en convalescence, mais malheureusement au printemps dernier, il a été transféré vers Auschwitz car quelqu'un a dénoncé qu'il était juif, sûrement contre un traitement de faveur. Un soir, les Allemands ont débarqué en masse dans notre dortoir alors que nous étions en train de chanter une *kolisanka* avant de dormir, ils l'ont mis à genoux et roué de coups en le traitant de *schmutziger Jude* avant de l'embarquer, tuméfié et ensanglanté et nous ne l'avons jamais revu après. Parmi les gardes, il y avait un certain Hans, qui étudiait le chant dans une Hochschule. Je crois que Jacus lui donnait même quelques cours lorsqu'il vivait à Munich sous le nom de Jacob Waarmeier. Bien que distant, il témoignait du respect vis-à-vis de Jacus. Il lui arrivait même de nous écouter quand on faisait nos petits concerts. On aurait presque pu croire à ces moments-là que seule la musique comptait pour nous tous, comme si on était revenu dix ans plus tôt, avant tout ce cauchemar. Mais contre toute attente, c'est lui qui était le plus violent d'entre eux. Jacus ne disait rien, ne criait pas, ne résistait pas. Il fixait simplement Hans avec ses yeux bleus. Et j'ai bien cru voir dans ses yeux ce qu'il ressentait pour lui : de la pitié.

D'après les soldats soviétiques avec qui j'ai pu discuter lors de la libération de notre camp, celui d'Auschwitz a été libéré en janvier bien avant le nôtre, mais je n'ai eu aucune nouvelle de Jacus. Je lui avais pourtant donné l'adresse de mon père à Karwin en disant que lorsque la guerre sera terminée, nous nous retrouverons là-bas. Il m'avait confié un jour la bague de fiançailles de sa mère en disant que si nous sommes séparés un jour, il fallait que je vous l'envoie. Voici chose faite. Vous la trouverez sous ce pli.

Jacus adorait chanter la berceuse *Shlof, shlof, shlof !* aux enfants. Il me disait que lorsqu'il était enfant, son père lui chantait cette chanson au lit, après avoir raconté une histoire qu'il inventait tous les soirs. Dès que j'entends cette chanson, la voix chaleureuse de Jacus résonne dans ma tête et cela me rappelle son regard bienveillant et son sourire radieux qui faisaient oublier aux enfants déportés leur destin cruel ne serait-ce qu'un instant.

J'attends qu'il arrive chez nous, tout sourire, en chantant cette berceuse

Dors dors dors !  
Papa ira au village,  
Il apportera une pomme

Pour rendre votre petite tête forte !

Dors dors dors !

Papa ira au village,

Il apportera une petite noix

Pour rendre vos petits pieds forts !

Dors dors dors !

Papa ira au village,

Il amènera un petit canard

Pour rendre votre petite main forte !

Dors dors dors !

Papa ira au village,

Il apportera un peu de soupe

Pour rendre votre petit ventre fort !

Dors dors dors !

Papa ira au village,

Il amènera un petit lièvre

Pour rendre votre petit nez fort !

Alexandre Tytus Kulisiewicz